

Un voyage ne commence ni ne s'achève

Daniel Guénette

Numéro 35, hiver 1988

Le voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guénette, D. (1988). Un voyage ne commence ni ne s'achève. *Moebius*, (35), 33–39.

DANIEL GUÉNETTE

Un voyage ne commence ni ne s'achève

à Sauveur et Christiane
à Stéphane et France.

... je tue ce voyage. Je le croyais si grand. Non, il fera des pages, c'est tout.

Henri Michaux


Un auteur qui se passe de présentations, du moins j'imagine, a écrit que «un livre ne commence ni ne s'achève». Je ne saurais dire si cet énoncé peut être pris au pied de la lettre, mais je doute que tous ceux qu'on puisse former sur ses traces soient sensés uniquement en raison du mimétisme qui les animerait.

Un coup d'état jamais n'abolira la guerre. — Je ne sais! Un coup de vieux, jamais la mort. — Sans doute; bien que le calque n'y soit pour rien. L'air qu'on fait prendre aux mots, les airs de famille qu'un copiste leur attribue, ne suffisant à créer l'illusion que par défaut.

Mais à la limite, jouer ainsi, comme à la roulette russe, c'est parfois viser juste. Alors les sortes de cadavres exquis découlant de ces pratiques nous étonnent par la curieuse vérité où l'on voit leurs énigmes se présenter à nos yeux. Les palindromes souvent sur nous agissent de manière analogue.

Pendant les voyages, si l'on réussit enfin à savoir de quoi ils retournent, faut-il prendre pour acquis dès le départ qu'ils ont un commencement et auront une fin? Ou plutôt sentir, et ce, même dans la plus grande confusion, qu'ils ressemblent à ces livres qu'on commence à écrire ou lire bien avant qu'on ne se mette réellement à l'oeuvre, et qui jamais ne cessent tout à fait d'accomplir sur nous cela en quoi consisterait justement leur oeuvre?

Proust aurait écrit de très longues phrases. C'est du moins ce que prétend le premier venu. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que Proust est aussi l'auteur d'une toute petite phrase, et qui plus est, banale exemplairement, que justement notre premier venu autait écrire, s'il ne l'a en tout cas déjà pensée: «La vie est un voyage».



Ce qui par transitivité se prouve facilement. Posons que la vie forme les êtres, que c'est en quelque sorte une école. Et si les lieux communs ont quelque valeur, admettons encore une fois que les voyages forment la jeunesse. Le tour est joué. Et du coup donnée la définition des voyages: ils sont formateurs. Ce sont des phénomènes qui nous grandissent. Ainsi l'oeuvre de Proust à la limite est-elle aussi un voyage. Et ses lecteurs, des voyageurs.

Comme on le voit, les métaphores filées à la Bobinette ne mènent nulle part. Et les voyages bien souvent ne mènent pas plus loin, qui forment si peu de gens parmi ceux qu'on voit fébrilement aller et venir dans les gares et les aéroports. Car la plupart partent pour revenir inchangés. A peine plus ou moins gras. L'hiver, presque tous bronzés. Quant aux livres, il faut bien croire que Artaud ne les a pas tous signés: du moins ne nous dérangent-ils que très rarement. Plutôt, nous demeurons, lecteurs, lectrices, là où nous aimons que nous berce la répétition, avec son doux ronron littéraire dont les prétentions furent un jour et seront demain de «changer la vie», de «transformer le monde».

J'étais sur la côte d'Albâtre. Seine maritime. Non loin de Cuverville. Donc:

Cher monsieur Gide,
c'est madame Bisson, une dame de la région je crois, qui maintenant est gardienne de votre château. Elle m'a montré à l'étage la fenêtre de votre cabinet de travail, celle qui occupe le centre de la façade. Il faisait beau ce jour-là. Très beau. D'Etretat jusqu'à chez vous, la pente fatigue son cycliste. Sur votre pierre tombale, sobre, sans rien qui annonce la distinction de son mort, une fois que, dans le cimetière gros comme un mouchoir, je l'ai enfin trouvée (rien je le répète ne la signalant) le soleil a couché mon ombre vous saluant.

Mais je n'eus guère d'inspiration, ne priant qu'occasionnellement, pressé alors par les moribonds. Ou si en voiture me vient soudain l'idée de ma propre mort, il arrive que je me signe ou plutôt songe à le faire.

Sur le pignon de la mairie, il y a des haut-parleurs, en tout cas on dirait, sur quoi perchent des goélands, avec les coulees de chiures dites fientes qui dessous s'en suivent. De même sur plusieurs toits, lieux de prédilection des oiseaux de mer, avec les falaises bien sûr où ils accompagnent nos pas.



Comme sur la tombe de Gide, ou dans les cimetières, une église, mettons celle de Saint-Sulpice où j'assistai aux vêpres, les falaises, pics, promontoires donnant sur la mer sont les lieux où je me sens le mieux. Mais y suis-je capable de recueillement? Seule me vient la vacuité, non de tout mais de moi, alors que j'aimerais tant me sentir plus près de Dieu, c'est-à-dire de son idée qui me trotte derrière la tête. Mon sexe davantage est à portée de la main, par quoi un pont jusqu'à l'autre se traverse, ou justement pas.

A vingt ans, Paulhan ici et partout présent, écrit dans son *Carnet du jeune homme* cette phrase où je me prends moi-même en défaut: «Mon Dieu, votre nature est belle, mais elle est bien loin de nous. On est bien mal assis dans vos prés: et il faut songer à beaucoup de choses et à des choses bien profondes et équilibrées pour être content.»

Je suis rarement content. La force du vent cependant me donne quelque regain. Ainsi sur les falaises d'Etretat.

Un avion, sans doute des forces de l'air, chaque jour passait au-dessus de l'hôtel en faisant un bruit épouvantable qui, l'espace d'une, deux, trois ou quatre secondes, donnait tout son sens à l'expression qui veut que dans de tels cas soit déchiré le silence. La veille de mon départ je me précipitai à la fenêtre d'où se voyait tranquille et n'ayant pas bougé la place des halles. L'avion bien sûr n'a rien du dirigeable ou de la montgolfière. Déjà il avait gagné, j'exagère, les côtes de l'Angleterre.

Quant à moi je suis maintenant de retour à Paris. Car, à en croire le sottisier de Flaubert, un voyage «doit être fait rapidement». Parlant dans *Mythologies* de «l'écrivain en vacances», Barthes écrit: «Faux travailleur, c'est aussi un faux vacancier.» Et si, toujours selon notre critique, «Gide lisait du Bossuet en descendant le Congo», à Paris comme en Normandie (et ailleurs mes amis occupaient, j'imagine, une posture analogue), je ne quittais mes Paulhan que pour noter ce qui suit.

Au moment même où je vis en tant qu'acteur un événement, c'est-à-dire au lieu précis où se trouve mon être, tout en moi glisse à la narration que j'en ferai, que je fais déjà. Il y a presque toujours en moi du discours qui s'adresse à toi, qui te dit ce qui m'advient au moment même de son avènement. Mais ce discours paradoxalement se fait au passé. Par exemple, en me mettant pour la première fois au lit dans telle chambre d'hôtel, je dis: «Je dormais mal, mon lit était mauvais». Et souvent il arrive par la suite, t'ayant devant moi, que





j'omette la plupart de ces détails dont je t'ai si scrupuleusement entretenue durant mon absence.

Je poursuis. Ce flot de paroles presque ininterrompues n'est pas fait que de dialogues sans l'autre, sans réponse. Etant seul depuis si longtemps, seul, c'est-à-dire privé en tous lieux où je sois de la présence des miens, les livres me tiennent compagnie. Le haut niveau de leur expression, quand il s'agit de ceux de Paulhan — j'en ai déniché plusieurs ici, provoque au niveau de cet autre discours, cette fois monologué, une tendance à mettre sur les choses et les événements, sur soi en réaction à ce qui est et advient, des phrases aux lacs recherchés, comme pour mieux s'accrocher, en s'amusant peut-être aussi, à ce qui se porte ainsi à nous dans notre solitude de voyageur.

Je m'ennuie de vous mes chers amis. Je peux maintenant m'en rendre compte. Au début la nouveauté de tout m'envahissait de cent, de mille impressions diverses (les chiffres ronds c'est toujours un peu, beaucoup, se payer de mots) si bien que cela me remplissait totalement. Il ne me restait plus grand place pour songer vraiment à vous. Maintenant cependant la tour Eiffel pourrait se mettre à grandir, faire des petits autour d'elle; les îles Notre-Dame et de la Cité aller sur la Seine comme d'immenses bateaux-mouches, moi, je marche dans les rues que je regarde avec vos yeux, songeant à ce que le retour de mon père, car il voyageait beaucoup, loin et souvent, était associé à la réception des cadeaux qu'il rapportait, plus presque, oui vraiment plus, qu'au retour de sa personne. J'imagine, sans doute à tort, qu'il en est autrement pour nous, du moins je l'espère, mais je ne peux devant une boutique faire autrement que songer à vous. Et puis, malgré la gentillesse de mes nouveaux amis de Paris, je ne puis m'empêcher de penser que sans vous la Ville Lumière n'est qu'une lointaine et interminable banlieue de Saint-Laurent. Vraiment je n'en ai que faire; même écrire, puisque j'ai tant écrit à Etretat (un mauvais récit où je me vois mis en abîme) ne me procure qu'un plaisir relatif, puisque en fait tout mon être passe par cette motion, mais y passe mal sans votre présence. Je préfère être cet écrivain mineur au compte-gouttes que je suis, à ce monsieur qu'immanquablement je croirais être si écrire et séduire les jeunes femmes devenait mon seul apanage.

Et soudain, comme vous êtes loin!

Je dirais sur l'heure à ce grand cinéma qu'est le voyage: «Allumez! J'en ai assez». Ou je ne dirais rien. Je sortirais plus simplement. Prendrais à droite, je préfère à gauche. Monte-





rais l'escalier. Coucou! Ce serait moi. Enfin, à ma place.

Mais ce scénario est pour dans trois jours. Et malgré à certaines heures un fort désir d'être chez soi, le voyageur sait qu'il quittera à regret le pays qui l'a tant séduit. En partant il sera triste.

DEUX INTERMEDES

C'est un garçon de café comme on me les avait dits. Enragé souvent que des incultes ne sachent pas. Par exemple, ce qu'est un pavé de boucher vert pré. A votre question il répond fixant le lointain, bien qu'à Paris on ne le puisse faire, que c'est un steak.

Et moi de répondre à son agacement qu'étant chinois j'ai besoin d'explications. Est-ce un steak haché? Non, qu'il fait. J'en prends un. Il faut faire vite sur les terrasses à Paris. — Avec des baguettes et du riz?


Quel tac au tac! Que vouliez-vous que je fisse? Sourire fut une réponse qui rendit tout de même le respect que je voue à qui a de l'esprit.

Lui avouant plus tard que ma Chine était canadienne (j'ai découvert là-bas ma nationalité canadienne et songe à la jadis nécessaire puérilité qu'il y eut à leur passer un Québec nationaliste. Quoi! Canadien n'est après tout qu'une sorte de métaphore. Prononcé en français le mot signifie très bien qui nous sommes et ne sommes pas), j'eus droit à tous les égards.

Parfois (j'écris toujours depuis ma terrasse de l'Avenue de la Motte-Piquet) je vois une belle femme passer sur le trottoir. Elle est très souvent accompagnée d'un homme dont je juge toujours qu'il est de trop. Alors, comme il y a en chacun de nous un certain Plume, je saute sur le type, lui règle son compte, le triture ou par coups le tasse sur lui-même jusqu'à ce qu'il forme l'équivalent d'une petite boule de mie. Je le mets ensuite dans mon verre, ayant d'abord pris soin de le vider d'un trait. Puis je vais sur le trottoir avec ma nouvelle compagne.

Nous n'avons pas fait trois coins de rue que je subis le sort exact qu'au type de tantôt je viens de faire subir.

Au fait! qu'est-ce que voyager? Passer deux jours chez ses voisins de palier pourrait à la limite constituer une aventure plus instructive ou périlleuse que ce que nous nous offrons dans la plupart de nos séjours à l'étranger. Tel, qui depuis



vingt ans retourne annuellement dans les Alpes, en Floride, à Mont Saint-Pierre ou en Scandinavie, voyage peut-être moins que la vieille dame qui un soir se trompe d'autobus et aboutit dans un quartier relativement inconnu pour elle. Je laisse à deviner la sortie que cela peut représenter à ses yeux. Sortie de soi, de son univers. J'exagère. Enfin! La nouveauté serait-elle le corollaire du voyage, son obligée? Si cela était, il y a fort à parier que les plus grands voyages sont ceux où l'on ne bouge pas et reste chez soi, plus particulièrement au lit.

On voit ici encore une fois que le lieu commun (dans la pensée autant que celui d'ordinaire foulé du pied) manque de découvreurs, de découvertes. On cherche ailleurs ce qui est à la portée de la main. Ainsi autrefois se baignait-on dans le Saint-Laurent. Il y avait des plages un peu partout sur l'île de Montréal. Voilà cinquante ans à peine, nul n'éprouvait le besoin de s'exiler pour un peu de plein-air. Un politicien avisé demain nous assurera (tout devant reverdir, et l'air et l'eau redéfinir tel quel l'impossible Eden qui nous hante) que le rêve est la réalité même, l'exotisme au coin de la rue.

Les voyageurs ne sont pas tous Ulysse. Qui donc sur les lieux jette un regard qui en efface les éléments de décor?

Un Québécois, du fait de sa langue proche parente de l'autre, un Québécois dis-je de passage en France, se sentira-t-il vraiment ailleurs, ou un peu chez lui, comme longtemps après l'on revient au bercail? Le parler français, ne serait-ce que par le cinéma et cette langue que son oeil ne pouvait qu'écouter selon les partitions littéraires des livres traversés depuis la Capricieuse, ne lui sont qu'à demi familiers-étrangers. L'oral peut-être plus lointain, quels que soient les terroirs d'où il monte, que l'encre dont on ne s'approche jamais sans terreur s'il faut laisser quelque trace, ou que l'imprimé qui en impose et commande le respect. On ne parle pas là-bas comme ici. Ouvrir la bouche très souvent revient à déclarer sa nationalité. Selon qu'on ne veut pas en faire un plat ou qu'au contraire elle nous paraît rentable, on en neutralisera les effets ou en accusera les particularités. Mais sortir de la France ou de la francophonie blanche sera pour le voyageur d'une tout autre nature.

Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare, (Rousseau)

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement et s'arracher à l'examen



des richesses qu'il foule du pied et que la terre prodigue à sa vue. (Le même)

Philosophes, je n'aurai donc jamais voyagé à travers un siècle si peu propice à la marche, et qui néglige à ce point l'intervalle. Rien entre, rien, jamais rien. Chers pieds, comme vous êtes devenus bêtes! Le village étant planétaire, certes j'ai vu, tout vu d'avance, la muraille de Chine et Big Ben, et New York sous la pluie de nos très chers clichés. Les livres de géographie avec leurs belles illustrations m'ont offert les femmes de tous les pays, avec devinée l'inflexion de leurs voix et ces parfums dont nul ne revient sans ivresse ou écoeurement. A deux rues de chez moi m'attend l'orient, mon marchand de fruits et de légumes. Je connais bien sûr aussi des Juifs venus d'Ukraine. Mais quand j'aurais mille fois traversé en tout sens mon jardin, posant enfin les pieds sur la table, paysan borné à l'absence d'héritage, aucune terre à étreindre, n'aurais-je pas sur les merveilles du monde trop promené un regard si las du poids de sa répétition?

*Pourquoi chaque heure est-elle pour moi si angoissée? —
La vie est courte, le jour est long
Et toujours le coeur voudrait s'évader,
Je ne sais pas bien si c'est vers le ciel;
Mais il veut partir, aller ça et là,
Et souhaiterait de se fuir lui-même.
Il repose inconsciemment au ciel;
Les remous de la vie l'entraînent au loin,
Et toujours il s'attache à un seul point;
Quoi qu'il ait voulu, quoi qu'il ait perdu,
Il demeure en fin de compte le fou de soi-même.*

Goethe